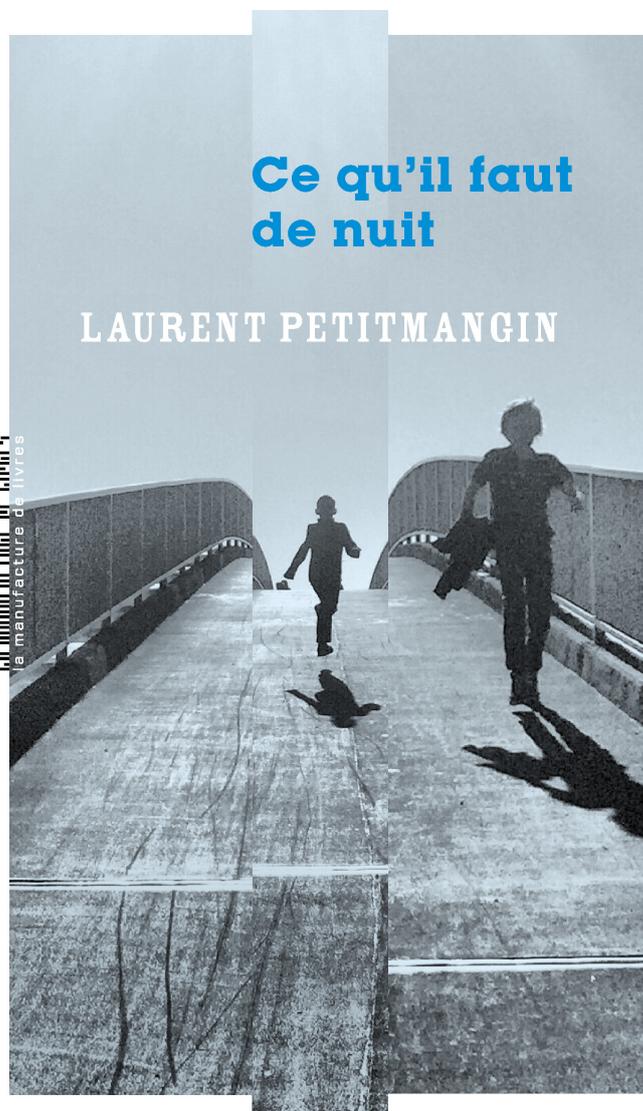


LA MANUFACTURE DE LIVRES
la manufacture de livres

Ce qu'il faut de nuit

Laurent Petitmangin



Contact - Flora Moricet
La Manufacture de Livres
flora.moricet@lamanufacturedelivres.com

tel : 06 67 68 80 95

LIVRES/

«Ce qu'il faut de nuit», un jeune mec plus ultra

Bouleversant, le premier roman de Laurent Petitmangin narre les rapports conflictuels entre un père et son fils aîné, séduit par les idées d'extrême droite.

Un jour, vous prenez conscience que votre enfant, la chair de votre chair, s'est radicalisé. Pourtant vous avez tout fait bien, du moins vous avez essayé. Vous l'avez emmené au foot chaque dimanche ; qu'il pleuve ou qu'il gèle, vous l'avez bordé le soir quand il avait de la fièvre, vous avez essayé de lui transmettre vos valeurs d'égalité et de fraternité, vous avez assisté, imperturbable, à des dizaines de réunions de parents d'élèves interminables, mais cela n'a pas suffi. Vous n'avez pas pu l'empêcher de rencontrer les mauvaises personnes qui lui ont fourré les mauvaises pensées dans la tête. Cet enfant, donc, est devenu un étranger. Il s'est laissé séduire par les idées de l'extrême droite, à l'opposé de tout ce que vous professez jour après jour. C'est l'histoire que raconte Laurent

Petitmangin dans *Ce qu'il faut de nuit*, un premier roman bouleversant qui vous hante longtemps après que vous l'avez reposé, la gorge nouée.

Le narrateur travaille dans des dépôts SNCF en Lorraine. Il élève comme il peut ses deux fils depuis que sa femme est morte d'un cancer. Là-bas, on dit «le» Jérémy, «le» Gillou, «le» Mohamed, «le» Fus. Fus, c'est le surnom d'un des deux fils du narrateur. «Il s'appelle Fus depuis ses trois ans. Fus pour Fußball. A la luxo. Personne ne l'appelle plus autrement. C'est Fus pour ses maîtres, ses copains, pour moi son père.» Fus est l'aîné, il a pris de plein fouet la maladie de sa mère qu'il allait voir, enfant, à l'hôpital. Il a assisté à la lente agonie de celle qui lui faisait des beignets quand son pote Jérémy venait à la maison. Il a morflé. Jusqu'au collège, ça allait à peu

près. «Et puis Fus a commencé à moins bien travailler. A piocher. A ne pas aller en cours. Il avait des excuses toutes trouvées. L'hôpital. Sa mère. La maladie de sa mère. Les rares embellies dont il fallait profiter. Les derniers jours de sa mère. Le deuil de sa mère. Trois ans de merde, sixième, cinquième, quatrième, où il m'a vu totalement impuissant. N'arrivant plus à y croire.» Très vite, il en a voulu à la Terre entière, il s'est enfermé sur lui-même.

«Bandana». Les premiers signaux, le père n'a pas voulu les voir, ou plutôt il s'est laissé rassurer facilement. Comme ce jour où Fus est arrivé bizarrement habillé et où son frère, Gillou, ne l'a pas loupé. «C'est quoi, Fus, ton écharpe ? Lui avait demandé Gillou. — Gros, c'est pas une écharpe, c'est un bandana.» Je l'avais regardé à mon tour ce ban-

dana, et j'étais consterné. "Fus, c'est quoi cette croix? — Pa, j'en sais rien, c'est juste un bandana prêté par un pote. — Fus, si tu ne le sais pas, je vais te le dire, c'est une croix celtique! Une croix celtique! Bon Dieu, Fus, tu portes des trucs de facho maintenant? — Pa, calme-toi, c'est un bandana d'ultra, pas de facho. Ça vient de la Lazio, de leur virage nord, c'est leur truc de reconnaissance." Gillou avait regardé notre échange sans rien dire. Est-ce qu'il pensait comme moi? Est-ce que lui aussi s'était dit que son frère m'aimait avec de drôles de gars?» Le père a d'autant plus de mal à y croire qu'il milite à gauche depuis toujours, au Parti socialiste, des réunions de section où l'on se cherche en vain mais qui l'aident à tenir. «J'avais ressenti le besoin de retourner à la section comme d'autres celui de retrouver l'église. Même s'il ne s'y passait plus grand-chose, je me disais que je ferais partie des derniers. Ce qui me désolait, c'est que nous nous isolions de plus en plus. Elle était loin l'union de la gauche.» Laurent Petitmangin est né près de Metz où il a passé les vingt premières années de sa vie. Son père était... conducteur de trains et sa mère secrétaire médicale. Père de quatre enfants de 17 à 23 ans, il vit en Picardie, non loin de Roissy où il est cadre supérieur chez Air France-KLM après avoir été directeur du marketing du groupe aérien pendant cinq ans à Amsterdam. «C'est ce qui m'a permis d'écrire, expliquait-il. Je vivais seul là-bas et je revenais tous les jeudis soir à Paris en avion. Un trajet de quarante minutes, parfait pour jeter sur une feuille de papier les idées qui me passaient par la tête.» Il dit qu'il a écrit ce livre-là très vite, en quelques mois, de façon très linéaire. «Quand j'ai démarré, j'avais la première scène, le père penché sur la main courante du stade de foot, en train de regarder son fils jouer,

j'éprouvais presque la fraîcheur du moment. Je savais juste que j'avais envie d'écrire sur ce père et son fils, voir la déception arriver et comment, d'événement en événement, elle devient impossible à vaincre. L'aspect politique est venu après.»

«Identification». Pourtant, la politique fait partie intégrante de la vie de Petitmangin. Comme son narrateur, il a essayé de s'engager en politique, plutôt à gauche, tendance PS, mais le difficile rassemblement des gauches l'a fatigué. L'écriture, au fond, est peut-être sa façon de militer. Quand il a envoyé ce roman à la Manufacture de livres, parce que le profil de l'éditeur lui plaisait bien, il a rajouté un autre manuscrit, déjà écrit, un triangle amoureux dans le Berlin de 1945 puis dans les premières années de la construction de la RDA. «J'étais sûr que j'allais publier celui-ci, nous raconte l'éditeur, Pierre Fourniaud. Et puis j'ai ouvert Ce qu'il faut de nuit et, en tant que père de deux fils, l'éditeur a vite laissé le pas au lecteur, l'émotion et l'identification ont pris le pas sur l'analyse et la réflexion. Je suis frappé par la profonde attention que Petitmangin porte à ses personnages : on les connaît, on les reconnaît et on ne les oublie pas.» Dans ce premier roman d'une grande puissance, on est très loin de Paris, on fait ce qu'on peut pour s'en sortir, avec les moyens dont on dispose. On a plein d'amour mais on ne sait pas comment l'exprimer.

**ALEXANDRA
SCHWARTZBROD**

**LAURENT PETITMANGIN
CE QU'IL FAUT DE NUIT**

La Manufacture de Livres, 198 pp.,
16,90 € (ebook : 10,99€).



Manifestation du groupe d'extrême droite Génération identitaire, en mai 2016 à Paris. PHOTO YANN CASTANIER, HANS LUCAS

Télérama

© CR

CE QU'IL FAUT DE NUIT

ROMAN

LAURENT PETITMANGIN

Un frère part suivre des hautes études, l'autre se tourne vers l'extrême droite. Partout, la solitude. Des vies modestes, racontées avec une vibrante sobriété.



Ils vivent tous les trois, le père et ses deux fils, Fus et Gillou, depuis que la mère est morte d'un cancer. Dans leur logement modeste en Lorraine, les gamins grandissent, le père travaille dur à la SNCF mais rentre tous les soirs pour le souper. Parfois, ils partent en vacances au camping et la vie est repeinte en couleurs plus vives. Puis c'est le gris qui s'impose, l'aîné qui se désintéresse de l'école et multiplie les « mauvaises fréquentations ». Laurent Petitmangin dit le temps qui passe, les enfants turbulents qui deviennent des adultes et se détournent souvent de leurs rêves. Fus traîne avec des bandes d'extrême droite et fait le coup de poing devant les affiches électorales. Pourtant, son père l'a élevé à l'*Internationale* dans la section communiste des cheminots.

Gillou est plus doué pour les études, il va « monter » à Paris, dans une grande école, quand son frère restera avec ses

potes. Lorsque Gillou devient pensionnaire, les semaines ne ressemblent plus à rien pour ceux qui restent. « On était en apnée, on se parlait sans se parler », se souvient le père, narrateur de cette histoire banale et tragique. Chacun sent venir les embrouilles, le drame, le geste fatal, la prison. L'auteur s'attache aux détails pour exprimer l'immense solitude d'une famille décomposée. Il décrit avec tendresse les heures entre chien et loup du côté du stade où l'on entend les cris des joueurs, les conseils des parents qui se prennent pour des entraîneurs professionnels, quand la nuit descend sur les footballeurs du dimanche. L'écriture, sobre et directe, suggère le désespoir latent qui étreint ces hommes perdus. *Ce qu'il faut de nuit* est un livre poignant et modeste, bouleversant comme le poème de Supervielle qui donne son titre à ce premier roman. — **Christine Ferniot**

| Éd. La Manufacture de livres, 190 p., 16,90€.



« Il y avait une question du pardon, est-ce qu'on arrive à pardonner à son fils de s'engager dans une direction qui n'est pas la sienne. »

L'écrivain Laurent Petitmangin a remporté le Prix Stanislas 2020 du premier roman événement qui marque le coup d'envoi de la rentrée littéraire. Récompensé par un jury présidé par Jean-Christophe Ruffin, le texte titré *Ce qu'il faut de nuit* paru aux formidables éditions de la Manufacture de livres met en scène un père qui élève seul ses deux fils. Âpre, social, tout en pudeur et en retenue, le roman fait aussi partie des dix œuvres de notre sélection France Inter-Le Point. *You go Lolo !*



Des premiers pas féroces

Laurent Petitmangin raconte la chute d'un fils dans une Lorraine en perdition.

PAR SOPHIE PUJAS

Quelque part en Lorraine, comme chaque dimanche, un père regarde son fils jouer au football. « *Quand je regarde Fus jouer, je me dis qu'il n'y a pas d'autre vie [...]. Il y a ce moment avec les cris des gens, le bruit des crampons qui se collent et se décollent de l'herbe [...] cette rage gueulée à fond de gorge quand ils marquent ou prennent le premier but.* » Scène douce, ordinaire, pourtant prélude à des catastrophes majeures. Avec *Ce qu'il faut de nuit*, premier roman sous haute tension, Laurent Petitmangin raconte l'histoire d'un cheminot qui élève seul ses deux garçons après la mort de leur mère. L'aîné va basculer dans une mauvaise spirale. Parce qu'il se laisse happer par les sirènes de l'extrême droite, malgré son père, militant socialiste. « *J'avais envie de raconter une déception, explique l'auteur. Qu'est-ce qui se passe quand ce qu'un père a projeté pour ses enfants ne se passe pas du tout comme il le pensait ?* »

Le pire reste pourtant à venir... « *Est-ce qu'on est responsable de ce qui nous arrive ?* » s'interroge le père. Le roman, tout en délicatesse, se gardera bien de trancher. Père de quatre enfants, une fille et trois garçons, Laurent Petitmangin explore la transmission et ses échecs. L'émotion est vive mais le pathos tenu à distance, dans une langue à la mélodie sombre.

Cette Lorraine un peu en perdition, l'auteur, lui-même fils de cheminot, la connaît bien pour y avoir vécu les dix-huit premières années de sa vie – et il en parle non sans tendresse. La défaite intime, ici, est aussi collective. Mais Petitmangin a l'art de porter sur ses personnages – même vaincus, même coupables – un regard terriblement humain ■

Ce qu'il faut de nuit, de Laurent Petitmangin
(La Manufacture de livres, 198 p., 16,90 €).



Poignant. Laurent Petitmangin est né en 1965. Publié par La Manufacture de livres, « *Ce qu'il faut de nuit* » est déjà vendu en poche dans six pays étrangers et une adaptation pour Arte est prévue.

« J'en peux plus de leurs conneries. À tout compter, tant qu'ils mouillent le maillot, même avec des pieds carrés, ils peuvent bien rester. »

Laurent Petitmangin,
Ce qu'il faut de nuit

PARIS MATCH

PREMIER ROMAN



Laurent Petitmangin **L'ENFANT PERDU**

Dans une petite ville désindustrialisée de Lorraine, un cheminot élève seul ses deux fils depuis la mort de leur mère, rongée par un interminable cancer. Alors que le cadet se prépare à de brillantes études, il s'inquiète de voir Fus, l'aîné taiseux, se mettre à fréquenter des jeunes au crâne rasé... Laurent Petitmangin dépeint avec finesse le désarroi et la honte d'un père incapable d'empêcher la dérive radicale de son fils. Il y a du Nicolas Mathieu dans ce roman de la grisaille, où la misère sociale et l'ennui creusent le lit d'un drame inexorable. Poignant. ■ François Lestavel
«Ce qu'il faut de nuit», éd. La Manufacture des Livres, 198 pages, 16,90 euros



Le Canard enchaîné



La vie duraille

Ce qu'il faut de nuit

de Laurent Petitmangin

C'EST une conversation autour d'une table de cuisine dans le pavillon d'un lotissement. Le paternel travaille à la SNCF et milite au PS. A la sortie d'une réunion, l'un de ses camarades lui révèle avoir « aperçu le Fus qui zonnait avec eux ». « Le Fus », pour « Fussball », comme on dit dans cet extrême Est, c'est le surnom du fiston. Le gamin taquine méchamment la baballe. Et, « eux », ce sont les militants du FN.

Le soir, avant la soupe, le père demande des comptes à son aîné. Il se justifie : « C'est des bons gars. Pas comme tu crois. (...) Crois-moi, les mecs sont aux côtés des ouvriers, il y a vingt ans vous auriez été ensemble. (...) Samedi dernier, ils ont rééquipé de fond en comble la maison d'un petit vieux qui venait de se faire cambrioler. » Le daron : « Voilà comment on justifiait en moins de dix minutes de traîner avec l'extrême droite. Comment on se résignait à ce que son fils soit de l'autre côté. »

Ce premier roman de Laurent Petitmangin vaut un

bon essai politique. C'est une juste et précise description des fractures françaises, qui évoque le travail de Nicolas Mathieu (« Leurs enfants après eux », Goncourt 2018) ou de Didier Eribon (« Retour à Reims »). C'est aussi un bouleversant roman d'amour familial. La « moman » est morte à 44 ans d'une saloperie de cancer, le père élève seul ses deux mouflets : Fus et Gillou. Le premier est gentil, serviable, mais il part en sucette. Le second, couvé, choyé, doué à l'école, est disposé à monter à Paris. Le père se saigne pour eux, les emmène au stade Saint-Symphorien pour les matchs du FC Metz, organise des barbecues avec les voisins, les copains, « le Jacky » et « le Jérémy ». Mais, dit-il, « toutes nos vies, malgré leur incroyable linéarité, de façade, n'étaient qu'accidents, hasards, croisements et rendez-vous manqués. Nos vies étaient remplies de cette foulditude de riens qui, selon leur agencement, nous feraient rois du monde ou taulards ».

Sortir du trou ou y aller ?

Didier Hassoux

● La Manufacture des livres, 190 p., 16,90 €.

PARIS MATCH

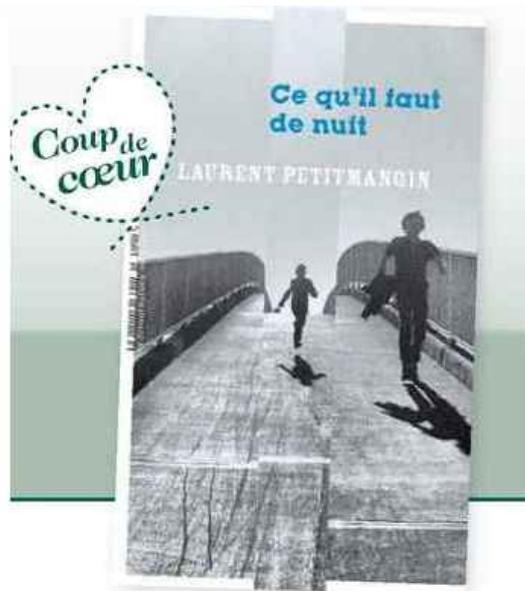
LE FILS

Un père veuf, travailleur du rail, élève seul ses deux fils dans une région industrielle du nord de la France. Dialogues d'hommes faits de borborygmes affectueux, échanges dans la tribune du stade de foot où ils s'entraînent. Routine. Valorisation d'un des deux gamins qui monte à Paris pour ses études. Un jour, le père découvre chez son autre gaillard une croix celtique. Réalise qu'il est embrigadé dans un mouvement d'extrême droite. Les convictions socialistes, l'engagement militant inculqué par le père, les valeurs familiales sont bouleversées. Le fils est embringué dans une bagarre où le sang coule, file en taule. Protège les siens. Ce premier roman à l'écriture sèche et directe est un petit pavé d'émotion crue. Il a reçu le Femina des Lycéens en 2020. **E.J.**

« *Ce qu'il faut de nuit* », de *Laurent Petitmangin*, éd. *La Manufacture de Livres*, 198 p., 16,90 €.



PRIX FEMINA
DES LYCÉENS



La voix du père

Un premier roman puissant.

Monteur de câbles SNCF en Lorraine, c'est le père qui raconte la vie avec ses deux fils qu'il élève seul, veille que vaille, depuis la mort de sa femme. On pressent vite que ça va mal tourner car Laurent Petitmangin nous saisit. Il réussit à montrer comment le politique peut ravager l'intime, s'immiscer dans la famille et la faire exploser. Il dit avec une infinie justesse la violence que c'est pour un père de ne plus reconnaître son fils, les silences qui prennent toute la place dans la cuisine familiale. Il décrit la gêne de ne plus parvenir à s'aimer comme si de rien n'était, les gestes soudain devenus impossibles, la honte mais aussi la pudeur merveilleuse. Et l'amour, qui reste plus fort que tout. **A. C.**

De Laurent Petitmangin,
éd. **La Manufacture des livres,**
192 p., 16,50€.

L'OBS



PREMIER ROMAN

La Moselle dans la peau

Pour ce roman sur l'amour filial et l'engagement politique, Laurent Petitmangin a remporté le prix Stanislas

CE QU'IL FAUT DE NUIT, PAR LAURENT PETITMANGIN, LA MANUFACTURE DE LIVRES, 198 P., 16,90 EUROS.

★★☆☆ La plénitude, c'est observer son enfant « s'arracher sur le terrain ». Un grand gamin qui se fait surnommer Fus, « pour Fußball ». « Quand je regarde Fus jouer, je me dis qu'il n'y a pas d'autre vie, pas de vie sur cette vie », songe son père. Car quoi d'autre ? La région est sinistrée, « la section » décimée et lui abîmé. On est en Lorraine, où les seules lignes de production qui ouvrent encore sont inaugurées « vingt fois » plutôt qu'une. Les militants du Parti socialiste tractent « ce qu'il faut », mais cet ancien cheminot sait bien qu'il « fera partie des derniers ». Il ramasse quelques miettes de chaleur humaine à la permanence, lui qui a élevé seul ses deux garçons après le décès de son épouse, emportée par un cancer. « Quelle merde. Quelle merde que cette vie. » Ce n'est que le bord du précipice. Fus se met à « fricoter avec des fachos », et la relation entre père et fils, gangrenée par le silence, n'en finit plus de se déliter.



BIO

Laurent Petitmangin est né en 1965 à Metz dans une famille de cheminots. « Ce qu'il faut de nuit », son premier roman, tiré à 36 000 exemplaires, est en cours d'adaptation dans six langues et fera l'objet d'une adaptation télévisuelle.

Cadre chez Air France originaire de Metz, Laurent Petitmangin a la Moselle qui lui coule dans les veines. Il raconte comment, dans « le 54 », on est non pas fatigué, mais « schlass », non pas Lucienne ou Jérémie, mais « la Lucienne » ou « le Jérémie », et comment la lumière d'août, saison des mirabelles, surpasse celle du nord de l'Italie. Par son décor et sa manière de mettre en scène les gens « du bas », ce premier roman rappelle Nicolas Mathieu. Mais quand le prix Goncourt 2018 s'intéressait aux ados, Petitmangin sonde le cœur brisé d'un de leurs aînés. « Ce qu'il faut de nuit », dont la langue épurée n'entrave pas l'émotion, est l'histoire d'une rupture filiale au temps de la mort des idéaux. Une tragédie de l'amour inconditionnel, avec cette phrase, bouleversante : « C'était mon fils. Tout ce qui lui arrivait m'arrivait. »

AMANDINE SCHMITT

LE FIGARO magazine

UN MAUVAIS FILS

Ce qu'il faut de nuit, de Laurent Petitmangin, La Manufacture de livres, 192 p., 16,90 €.

Lil fait comme il peut. Dans cette région de Metz, frappée par la désindustrialisation, le narrateur, militant du PS sans illusions, a perdu sa femme. Il élève seul ses deux fils, deux bons garçons, très proches, un peu désemparés, un peu livrés à eux-mêmes. Jusqu'à ce que Fus, l'aîné, déraile. Imperceptiblement, il s'acoquine avec une bande de jeunes du Front national. Même si rien ne semble d'abord alarmant, les relations avec son père en pâttissent. Jusqu'au drame. Nulle maladresse ni lourdeur dans *Ce qu'il faut de nuit*, subtil premier roman, mais un texte d'une extrême sensibilité, où l'atmosphère, souvent pesante, parfois tendre, oppresse et serre le cœur. Les relations du père et du fils, les silences et les incompréhensions, l'affection qui, quoi qu'il advienne, est là, même si on l'oublie parfois, sont d'un réalisme époustouflant. Pourtant, que de gâchis, que d'erreurs auraient pu être évitées. Le père se trouve face à la pire des tragédies. Il faut vivre pourtant avec ce poids immense, cette culpabilité, ces questions sans réponse. Et chaque fois, Laurent Petitmangin trouve le mot juste pour traduire sa souffrance, sa colère, sa résilience.

L. C.



L'EXPRESS

LIBRAIRIE DE L'EXPRESS

Le règne de l'intranquillité

Quand la – bonne – littérature s'empare de nos maux contemporains et du malaise des jeunes générations... Très tendance en cette rentrée, le roman social se décline de Paris à la province. La preuve par quatre.

PAR MARIANNE PAYOT

Laurent Petitmangin

Bascule extrémiste

OUBLIONS LE 75 OU LE 93, C'EST DANS LE 54 que nous entraîne Laurent Petitmangin avec un premier roman formidable de sensibilité et de justesse de ton. Au risque de froisser les érudits, rappelons que le 54, c'est la Meurthe-et-Moselle, un décor qui n'encombre pas la littérature contemporaine. Nous sommes en Lorraine, donc. Pourtant, dans la famille du narrateur, on soutient Metz, pas Nancy. Et on applaudit les tacles de Fus (pour Fussball), le fils aîné. Dès les premières pages, enchanteresses, nous voilà familiarisés avec le père, qui brosse, en accéléré, le tableau de son foyer, amputé de « la moman », emportée dans sa quarantaine par un cancer : lui est employé de la SNCF et membre de la section socialiste de son village ; Fus, un « bon gars », s'occupe de son petit frère, Gillou. Mais en terminale, il se met à fréquenter de drôles de copains, treillis, cheveux coupés à la para... A la section aussi, les militants, déboussolés, commencent à s'égarer, critiquant ici ou là les kebabs qui fleurissent dans une Lorraine en pleine désindustrialisation. Seul Jérémie, un ancien pote de Fus, « monté » à la capitale pour préparer Sciences po, reste droit dans ses idées. Protecteur, il veut même entraîner Gillou à suivre son cursus parisien...

C'était inévitable : Fus zone dorénavant avec ses pieds nickelés du FN. « Comment on se résignait à ce que son fils soit de l'autre côté. Pas chez Macron, mais chez les pires salauds »,

se demande le père, aussi furieux et désespéré que honteux. « La semaine, Fus et moi, on était en apnée, on se parlait sans se parler », poursuit-il. Un jour, surgissent les drames : tabassage, vengeance, prison... et pulvérisation des sentiments. C'est au lecteur de se retrouver alors en apnée. Difficile d'affronter de tels bouleversements, sauf à comprendre, in fine, comme le père, que « toutes nos vies, malgré leur linéarité de façade, n'étaient qu'accidents, hasards, croisements et rendez-vous manqués. » Le Lorrain Laurent Petitmangin, 54 ans, fils de cheminots et cadre chez Air France, a, lui, réussi son rendez-vous avec la littérature. D'ores et déjà acheté par le Livre de poche et cinq éditeurs étrangers, *Ce qu'il faut de nuit* bruit de thèmes universels, de la perte des repères sociaux aux conflits générationnels.



se demande le père, aussi furieux et désespéré que honteux. « La semaine, Fus et moi, on était en apnée, on se parlait sans se parler », poursuit-il. Un jour, surgissent les drames : tabassage, vengeance, prison... et pulvérisation des sentiments. C'est au lecteur de se retrouver alors en apnée. Difficile d'affronter de tels bouleversements, sauf à comprendre, in fine, comme le père, que « toutes nos vies, malgré leur linéarité de façade, n'étaient qu'accidents, hasards, croisements et rendez-vous manqués. » Le Lorrain Laurent Petitmangin, 54 ans, fils de cheminots et cadre chez Air France, a, lui, réussi son rendez-vous avec la littérature. D'ores et déjà acheté par le Livre de poche et cinq éditeurs étrangers, *Ce qu'il faut de nuit* bruit de thèmes universels, de la perte des repères sociaux aux conflits générationnels.

CE QU'IL FAUT DE NUIT

PAR LAURENT PETITMANGIN. LA MANUFACTURE DE LIVRES, 198 P., 16,90 €.

Le Parisien (WEEK-END)

Premiers romans



UN SUBLIME ROMAN SOCIAL

Avec *Ce qu'il faut de nuit*, Laurent Petitmangin signe un roman social aussi sublime que douloureux. Il nous plonge dans la vie d'un père qui élève seul ses deux fils, quelque part dans l'est de la France, en Lorraine. Dans la vie d'une famille classique mais meurtrie par le décès de la mère, et dont les repères vont exploser quand l'aîné emprunte une route politique à l'opposé de celle du père. Avec beaucoup de justesse et d'émotion, l'auteur décrit ces moments violents où le regard d'un parent sur son enfant peut changer. Et comment les choses s'enchaînent et dérivent.

*« Ce qu'il faut de nuit »,
de Laurent Petitmangin,
La Manufacture
de livres, 198 p., 16,90 €.*

Famille du média : **Médias spécialisés grand public**

Périodicité : **Bimestrielle**

Audience : **647098**

Sujet du média : **Culture/Arts littérature et culture générale**



Edition : **Hiver 2022 P.87-88**

Journalistes : **CORALIE**

SÉCHER

Nombre de mots : **779**

POCHES

**ENTRETIEN
LAURENT PETITMANGIN**

—
PROPOS RECUEILLIS PAR CORALIE SÉCHER
LIBRAIRIE COIFFARD
(NANTES)

LES SOLITUDES FAMILIALES

Le premier roman de Laurent Petitmangin, *Ce qu'il faut de nuit*, sort en format poche après une année et demie de vie en grand format. L'occasion, pour un autre lectorat, de découvrir cette histoire baignée d'intimité qui nous conte les liens entre trois hommes : un père et ses fils.

Lors de sa sortie en grand format, en 2020 à la Manufacture de livres, votre premier roman, *Ce qu'il faut de nuit*, a été rapidement repéré par les libraires et la presse. Pouvez-vous nous raconter l'histoire de ce roman et son parcours avant d'arriver en librairie ?

LAURENT PETITMANGIN — C'est un texte écrit assez rapidement. Parti d'une question : des parents peuvent-ils être déçus par leurs enfants ? Ce roman n'est pas autobiographique, mais à l'image de nombreux parents, j'ai projeté (et je projette encore beaucoup !) sur mes enfants. Alors cette interrogation : que se passe-t-il quand ils ne suivent pas le « plan de marche » escompté, quand cet ordonnancement savamment travaillé, souvent idéalisé, déraile même totalement ? Est-ce que l'amour reste, malgré tout ? *Ce qu'il faut de nuit*, c'est aussi une rencontre, celle de Pierre Fourniaud, l'éditeur de la Manufacture de livres. Une rencontre qui aurait pu ne pas se faire. Ces fameux riens qu'évoque



le livre ! Il m'a d'abord lu grâce à un autre texte, *Ainsi Berlin*. Il n'est venu à *Ce qu'il faut de nuit* qu'en deuxième temps.

Votre roman raconte une histoire familiale et l'amour d'un père pour ses fils. Pourquoi cela vous a-t-il semblé nécessaire de parler de cette sphère de l'intime ? Et pourquoi, à votre avis, vos personnages sont-ils si touchants ?

L. P. — Ils sont et restent à hauteur d'homme. Ils sont pleins de courage et de faiblesse. Comme chacun d'entre nous. Cette sphère, très resserrée sur trois personnages, tient à la scène d'introduction : un père regarde son fils jouer au football, un dimanche matin. Une scène que j'avais en tête depuis bien longtemps, où je voulais exprimer le contentement simple de cet homme accoudé à la main courante du stade. Où rien d'autre n'est nécessaire à son bonheur. Le texte démarre ainsi sur ce couple, puis j'ai imaginé, pour tendre davantage les sen-

**LAURENT
PETITMANGIN**
★★ **CE QU'IL
FAUT DE NUIT**

Le Livre de Poche
144 p., 7,20 €



Famille du média : **Médias spécialisés grand public**

Périodicité : **Bimestrielle**

Audience : **647098**

Sujet du média : **Culture/Arts littérature et culture générale**

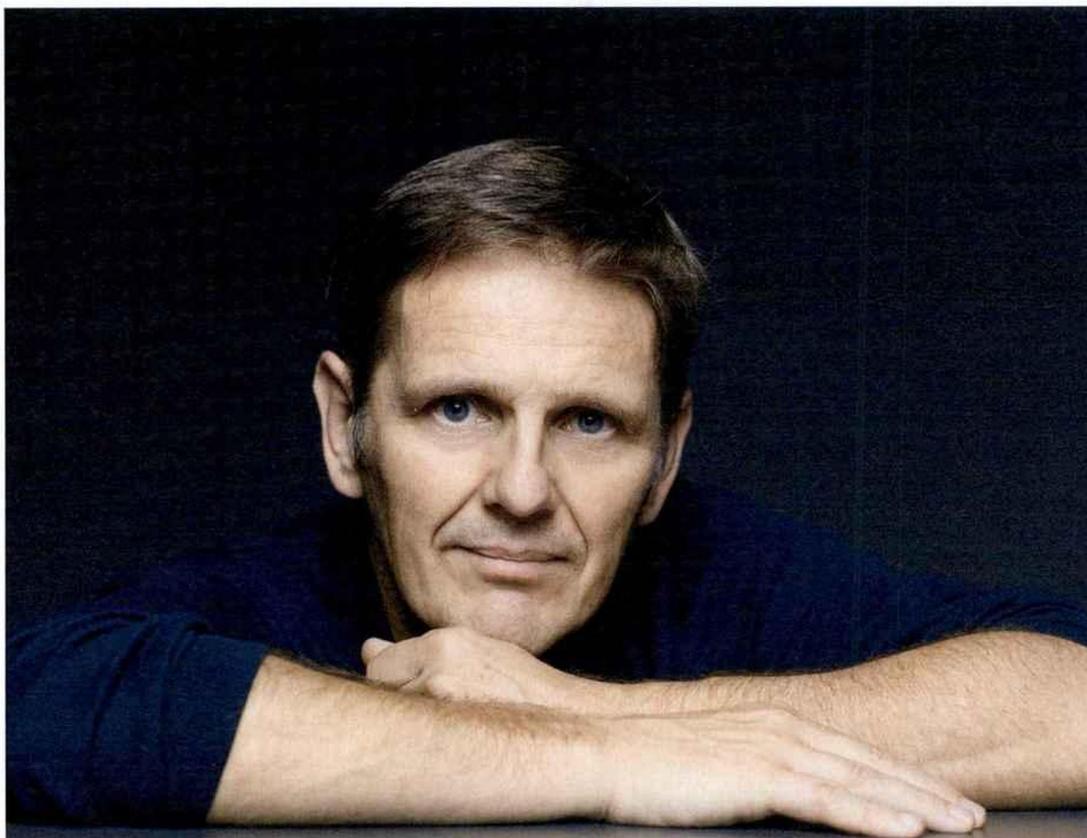


Edition : **Hiver 2022 P.87-88**

Journalistes : **CORALIE**

SÉCHER

Nombre de mots : **779**



timents, un second fils, qui allait «réussir», en contraste avec son aîné. Je préfère travailler sur des nombres impairs de personnages, pour le déséquilibre et une plus grande richesse d'interactions. Je crois que les lecteurs peuvent être également sensibles à la «musique du hasard», pour reprendre le titre magnifique de Paul Auster. C'est ce à quoi nous sommes confrontés tous les jours, malgré notre désir le plus cher et nos efforts d'être maîtres de notre destin.

Ce roman est aussi celui des équilibres qui se fissurent et de la confiance qui vacille. Il semble que ces failles reflètent certains combats contemporains.

L. P. — Oui, elles disent l'espoir qui demeure. Et ne sait pas toujours comment s'exprimer. Elles disent aussi la fatigue. Les systèmes plus flous, moins binaires, plus ambigus qui déconcertent le narrateur. Elles questionnent l'attachement aux valeurs, la fidélité à nos convictions.

La sortie d'un roman au format poche lui offre souvent une nouvelle vie, un nouveau lectorat.

Comment avez-vous accueilli cette nouvelle édition ?

L. P. — Je vais fâcher Pierre Fourniaud, mais j'ai ressenti une émotion encore plus forte au moment de ranger dans ma bibliothèque *Ce qu'il faut de nuit* en poche que celle, pourtant déjà incroyable, que j'ai vécue il y a un an et demi ! C'est un plaisir, une fierté, la réalisation d'un désir qui remonte très loin, presque à l'enfance, de se dire qu'on sort en poche !

À PROPOS DU LIVRE

Ce qu'il faut de nuit raconte le quotidien d'une famille modeste en Lorraine. Le père élève seul ses deux garçons après la longue maladie de leur mère.

Il milite au sein du Parti socialiste depuis toujours et y discute, avec ses camarades de moins en moins nombreux, de sujets qui sont toujours un peu les mêmes. Les garçons grandissent et deviennent presque des adultes. Petit à petit, les convictions

LI & CONSEILLÉ PAR

- M. Michaud
- Lib. Gibert Joseph (Poitiers)
- S. Rigot
- Lib. Lamartine (Paris)
- C. Le Blanc Souron
- Café-Librairie Marée-Pages (Sène)
- V. Vidal-Vivier
- Lib. La Manufacture (Romans-sur-Isère)

du père et de l'aîné prennent des chemins qui diffèrent et s'accordent peu. Leur relation va se distendre et se fragiliser *Ce qu'il faut de nuit* raconte ces liens qu'on aimerait ne jamais briser et les failles familiales qui entraînent la désillusion.

© Pascal Iba



PSYCHOLOGIES

MAGAZINE

FAMILLE



LE PRIX DE L'AMOUR

Ce qu'il faut de nuit

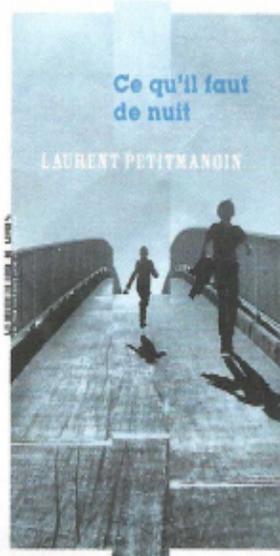
Laurent
Petitmangin

L'auteur raconte l'histoire d'un père qui élève seul ses deux fils à la suite de la mort de sa femme. Mais ne sortons pas tout de suite les mouchoirs : malgré une vie modeste, ces trois-là sont heureux et soudés, amoureux du football et des soirées avec les voisins. Pourtant, la politique va diviser ce foyer. Peut-on continuer à aimer ses enfants, même quand ils vous trahissent ? Qu'aurait-on fait, surtout, à la place de ce père déchiré ? Dans un style percutant, Laurent Petitmangin nous coupe le cœur : derrière le conflit entre le père et le fils se dessine, loin de tout pathos, une tragédie humaine antique. Impossible de ne pas dévorer d'un trait ce court texte déchirant et beau. Prix en vue ! A.B.

La Manufacture de livres,
192 p., 16,90 €.

le un

**CE QU'IL FAUT
DE NUIT**
Laurent
Petitmangin
La Manufacture
de Livres
198 pages
16,90 €



STÉPHANIE HANET

LIBRAIRIE COIFFARD. NANTES

Ils sont trois. Ils ont été quatre, mais « la moman » est morte d'un cancer, alors ils ne sont plus que trois. Le père et les deux fils. Ils vivent en Meurthe-et-Moselle, « dans le 54 ». Fus, l'aîné, aime bien jouer au foot. Son surnom vient de là : Fus comme *Fußball*, le Luxembourg n'est pas loin. Avec son frère, Gillou, ils veillent l'un sur l'autre. Le père travaille à la SNCF. C'est comme ça. De père en fils. Depuis toujours. Et puis il y a la section. Le père est un homme de gauche engagé, peu importe si désormais ils ne sont plus que cinq ou six à se retrouver. Les sujets débattus sont toujours un peu les mêmes, mais on continue de tracter et de défendre ses idées. C'est important. Ce soir-là, quand Fus arbore un bandana avec une croix celtique et que le père lui fait remarquer que c'est « un truc de facho », l'échange ne va pas plus loin mais déjà, on le sait, un fragile équilibre est en train de vaciller. *Ce qu'il faut de nuit*, ce sont aussi les premiers mots d'un poème de Supervielle, *Vivre encore* : « Ce qu'il faut de nuit / Au-dessus des arbres... Ce qu'il faut d'amour / Au fond du silence... ». C'est ce que vous trouverez dans le cœur battant de ce premier roman : de l'amour et du silence. Et c'est bouleversant. ¶

Le Républicain Lorrain

ROMAN

L'ÉBRANLEMENT DU MONDE

LAURENT PETITMANGIN S'EST INSPIRÉ DE L'UNIVERS FAMILIAL DE CHEMINOTS DANS LEQUEL IL A GRANDI EN LORRAINE POUR CISELER UN PREMIER ROMAN INOUBLIABLE.

Des dizaines de premiers romans s'empilent chaque année en vue de la rentrée littéraire. Comme leur nom l'indique, on n'a encore jamais rien lu de ces nouveaux auteurs. Les découvrir tous, rencontrer leur écriture et leur univers pour pouvoir établir la sélection du prix Stanislas, qui sera remis au meilleur premier roman de la rentrée littéraire au salon du Livre sur la Place à Nancy, est donc une formidable aventure. Surtout lorsque soudain une pépite luit. « Ce qu'il faut de nuit », de Laurent Petitmangin, est de celles-ci.

RACONTER LA VIOLENCE DES ESPOIRS DÉÇUS, LE SYNDICALISME QUI SE MEURT, LA MONTÉE DE LA HAINE...

Avant même de réaliser que ce primo romancier est né en Lorraine en 1965, et de se retrouver immergé en terrain étrangement connu, là où on soutient le club de foot de Metz (57) en faisant gaffe à ne pas se faire labourer sa voiture immatriculée en 54, on est happé par la puissance de la langue, par la tension qui imprègne immédiatement cette passionnante histoire d'hommes racontée par un homme. Un père qui élève seul ses deux fils : la « moman » est morte à 44 ans.



Avec tous ces dimanches passés à l'hôpital, on comprend vite pourquoi l'aîné a décroché à l'école. Mais côté pathos ça n'ira pas plus loin. Laurent Petitmangin écrit comme on vit. Et c'est fulgurant. Ce fils de cheminots installe son lecteur du côté de Villerupt et Audun-le-Tiche pour mieux lui raconter la violence des espoirs déçus, le syndicalisme qui se meurt, la montée de la haine... mais aussi l'ascenseur social, la solidarité, l'esprit de famille... Et les pages se tournent presque sans respirer jusqu'à la dernière.

On y est, dans la tête du père de Fus et de Gillou, ces deux gosses qui grandissent et à qui il s'applique tant bien que mal à transmettre des valeurs. Des convictions.

On y est, dans l'expression d'une humanité qui doute. Qui fait ce qu'elle peut avec ce qu'elle a. Qui lutte comme elle peut avec ce qu'elle a. Ou rien n'est tout blanc ou tout noir. Et on sent bien que les choses vont devoir changer. Qu'elles changent en tout cas.

Du début à la fin, une émotion ardente sous-tend ce



Parmi les 8 premiers romans en lice pour le prix Stanislas qui sera remis le 12 septembre à Nancy, il y a notamment celui de Laurent Petitmangin, qui brille d'un éclat rare sur la rentrée littéraire. PHOTO ER

texte d'une finesse et d'une sensibilité rares, qui dit l'imperceptible avec les mots d'un monde qui vacille. Avec les mots simples d'un monde compliqué.

VALÉRIE SUSSET

/ « Ce qu'il faut de nuit », de Laurent Petitmangin. 190 pages. 16,90 €. Éd. La Manufacture de livres.

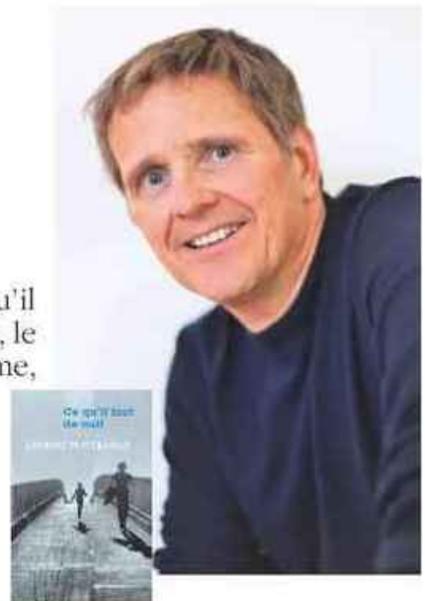
télé 7 JOURS

Livres Par Héroïse Goy

Ce qu'il faut de nuit Laurent Petitmangin

Peut-on vraiment aimer ses enfants inconditionnellement ? Lorsqu'il apprend que son fils aîné fricote avec des militants d'extrême droite, le père déchanté. Seul à élever ses deux fils depuis la mort de sa femme, l'homme, qui travaille dans des dépôts SNCF, en Lorraine, a pourtant pris le temps de border ses enfants, de les emmener au foot et de leur infuser ses valeurs de fraternité... Déjà lauréat du prix Stanislas pour ce premier roman, Laurent Petitmangin signe un bijou bouleversant sur les émotions et les certitudes ébranlées d'un père.

Roman. La Manufacture de livres, 198 pages, 16,90 €



«Un père peut-il être déçu par son fils?»

L'écrivain Laurent Petitmangin présentera son livre «Ce qu'il faut de nuit» à l'Institut Pierre Werner

Interview: Marc Thill

Sur invitation de l'Institut Pierre Werner Laurent Petitmangin sera vendredi prochain à l'abbaye Neumünster pour présenter son roman «Ce qu'il faut de nuit», la révélation littéraire de la rentrée 2020 en France. C'est une histoire de famille qui plonge le lecteur dans le cœur d'un père et de ses deux enfants. Ce livre raconte la violence que c'est pour un père de ne plus reconnaître son fils tout en dressant un portrait sensible de la Lorraine et de sa région frontalière.

Laurent Petitmangin, dans l'histoire que vous racontez vous faites un lien vers le Luxembourg. Pourquoi?

Il y a quelques années j'avais aimé mes deux fils aînés pour un stage de foot du FC Metz au Luxembourg, un stage d'une semaine qui se passait sur des terrains à la fois en France et au Luxembourg. Alors en écrivant le roman, j'ai pensé mettre l'action sur cette région. J'avais un bon souvenir du Luxembourg. Je suis originaire de Metz, mais je trouvais que c'était plus intéressant de mettre le roman non pas à Metz mais plus au nord de la Lorraine dans cette région frontalière.

● **La Lorraine a beaucoup d'espoir, malheureusement ces espoirs souvent sont déçus.**

Pourtant votre roman n'est pas autobiographique...

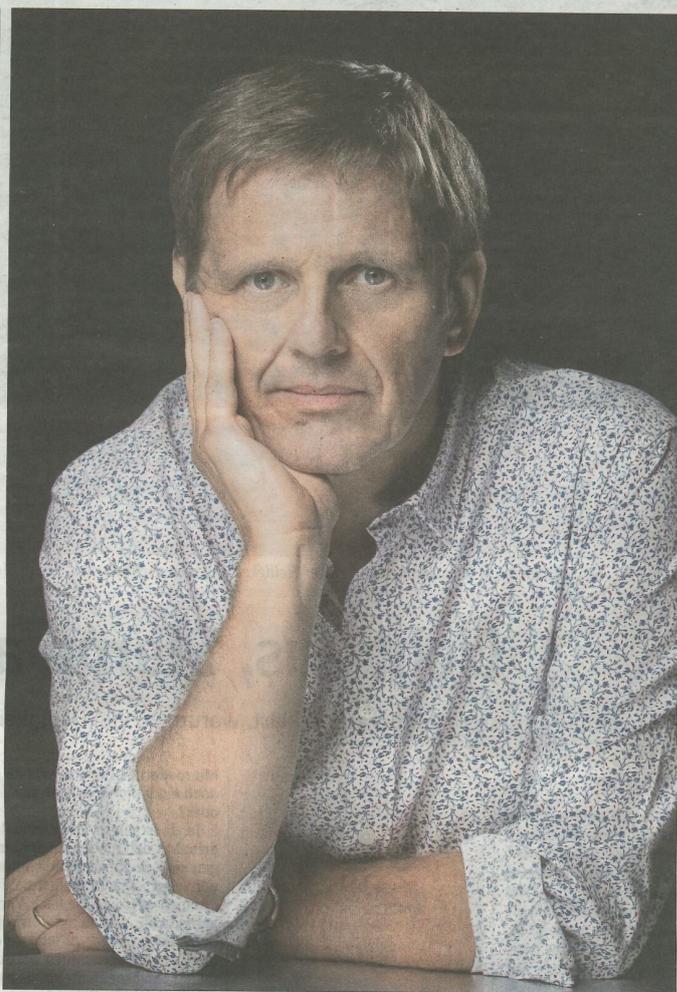
Cette partie que je viens d'évoquer a effectivement une origine réelle, le reste non, c'est de la pure fiction. Mais le choix de la région est né de cette semaine de foot passée au Luxembourg.

Votre histoire se situe en Lorraine, vous venez de le dire. Quel regard portez-vous sur cette partie de la France dont on dit que c'est une région difficile?

Il était important que mon histoire se déroule en Lorraine, car j'ai un très grand attachement à cette région qui est en permanence en cycle. Elle a beaucoup d'espoir, malheureusement ces espoirs souvent sont déçus et elle doit tout recommencer. Cela m'intéressait d'avoir une région en contraste ce qui donne une tonalité intéressante pour mes personnages qui eux-mêmes sont en contraste. C'est une région que j'estime très accueillante, mais qui parfois se replie sur elle-même. Là encore, il y a plusieurs facettes, et finalement c'est une région intéressante à vivre, car il s'y passe plein de choses.

La famille que vous décrivez dans votre roman, le père, ses deux fils, la maman qui est décédée d'un cancer, est-elle à l'image de la région? Est-ce une métaphore pour cette région?

C'est une famille qui est traversée par des contradictions. Il y a cette contradiction du petit frère qui réussit et qui, justement pour réussir, est obligé de quitter la région. Et puis il y a cette très grande contradiction entre le père et son fils aîné. Les personnages ont bâti des contradictions entre vouloir faire les choses bien et puis ne pas les faire comme on devait



Laurent Petitmangin est né en 1965 en Lorraine au sein d'une famille de chemins. Il passe ses vingt premières années à Metz, puis quitte sa ville natale pour poursuivre des études supérieures à Lyon. Il rentre chez Air France, société pour laquelle il travaille toujours. Grand lecteur, il écrit depuis une dizaine d'années. «Ce qu'il faut de nuit» est son premier roman.

Photo: AFP

les faire. C'est intéressant d'avoir des personnages qui soient contradictoires dans leurs actions, dans leurs pensées. En même temps je ne voulais pas qu'on puisse les cataloguer: celui-ci est un salaud, celui-là un bon. J'ai voulu laisser au lecteur faire sa propre opinion sur ces personnes et j'ai voulu les rendre tous sympathiques d'une façon ou d'une autre.

Dans votre histoire s'affrontent des mouvements politiques extrêmes, aussi bien à droite qu'à gauche. Vous évoquez donc aussi la violence sans trop en juger, vous préférez plutôt dresser le portrait des trois hommes?

Ce livre n'est pas un essai politique ni social. L'aspect politique n'est que accessoire. Pour moi, le sujet principal c'est la question «Un père peut-il être déçu par ses enfants?» C'est cela le point de départ de ce roman. Cette déception peut se manifester de manières différentes. Dans mon roman c'est lié à l'engagement politique dans les

● **Je suis fasciné par ces moments qui comptent dans une vie.**

une chose près ça aurait pu être tout à fait différent.

La fin de votre roman est bouleversante. Comment peut-on trouver dans une vie qui tourne mal - «une vie de merde», comme vous l'écrivez - malgré tout un bilan positif?

Je pense qu'on peut avoir deux lectures de la fin. On peut se dire que le fils écrit cette lettre à son père pour le rassurer, pour lui dire, tu n'y es pour rien. Même s'il a eu une vie terrible, le fils ne veut pas donner des remords à son père. Et puis il y a une vue plus positive. Le fils considère qu'il a vécu quand même des choses belles, notamment avec son père, puis avec son petit frère, et que finalement, au moment d'écrire cette lettre, il dresse un bilan globalement positif. Donc

● **J'avais beaucoup d'émotions en écrivant les dernières lignes de ce livre.**

vous pouvez avoir les deux lectures. Et pour être honnête, je n'en sais rien. Cette lettre, je l'ai écrite en quelques minutes seulement et je ne l'ai pas relue, à la différence du reste du livre. J'avais beaucoup d'émotions en écrivant ces dernières lignes et je me suis dit, qu'il ne faut pas y toucher. Donc je ne sais pas, si Fus, le fils aîné, voulait simplement rassurer son père ou s'il pense vraiment à ce qu'il a écrit dans sa lettre à son père.

Une dernière question sur le titre de votre roman «Ce qu'il faut de nuit». Faut-il de la nuit à une vie pour qu'elle accède au bonheur, comme le titre le suggère, ou au contraire, faut-il justement à tout prix éviter la nuit?

Là aussi je pense qu'il y a deux lectures possibles. On peut se dire qu'il faut la nuit pour que le jour soit plus beau, plus puissant, tout comme dans des tableaux en clair-obscur. Il faut l'obscur pour que le clair apparaisse aux yeux du spectateur. Et puis, on peut le voir de façon plus philosophique et se dire qu'on a besoin de cheminer longtemps, la nuit serait le temps de cheminement, pour finalement se rendre compte de certaines choses. Par exemple, le père a besoin de cheminer assez longtemps pour se rendre compte que finalement il aime son fils profondément. Et le fils a peut-être besoin d'un cheminement à travers son adhérence politique pour se rendre compte qu'il a fait quand même une énorme connerie.

Sur invitation de l'Institut Pierre Werner, Laurent Petitmangin sera ce vendredi 9 avril à 19 heures à l'Abbaye Neumünster pour discuter de son roman avec Marie-Madeleine Rigopoulos, la commissaire générale du «Livre sur la Place» à Nancy. Entrée libre, mais inscription demandée par email billetterie@neumunster.lu ou par téléphone 26 20 52 444. «Ce qu'il faut de nuit» est paru aux éditions La Manufacture des Livres et a déjà rencontré un fort succès ce qui a valu à ce roman l'attribution de plusieurs prix: Le Prix Fémina des Lycéens, Le Grand Prix du Premier Roman, le prix Stanislas 2020, le prix Feuilles d'or des Médias 2020, le Prix du Barreau de Marseille ainsi que le prix Georges Brassens 2020. Le roman est en cours de traduction dans de nombreux pays (Allemagne, Italie, Pays-Bas, Angleterre, Japon, Corée, Espagne, États-Unis, Portugal...), c'est une véritable révélation littéraire.

ROMAN ★★★★★

Un premier roman coup de poing

Un père désemparé par le choix idéologique de son fils : « Ce qu'il faut de nuit » de Laurent Petitmangin est aussi interpellant que bouleversant

• Michel PAQUOT

Jusqu'où peut aller la culpabilité, et la honte qui va avec ? Car coupable, et honteux, le narrateur du premier roman de Laurent Petitmangin, *Ce qu'il faut de nuit*, Lorrain employé à la SNCF qui menait jusqu'alors une vie sans trop d'histoire, l'est profondément. Tout en sachant qu'il n'y est pour rien. Car ses deux fils, Frédéric, que tout le monde appelle Fus et Gillou, il les élève du mieux qu'il peut depuis la mort d'un cancer de « *mo-man* » il y a quelques années. Militant socialiste dans une section qui se réduit comme peau de chagrin, il va les dimanches



matin, « qu'il pleuve, qu'il gèle », soutenir son grand au bord des terrains de foot sur lesquels il brille le plus souvent. Tout en l'emmenant régulièrement au stade encourager l'équipe de Metz, préférée à celle de Nancy.

Mais voilà : tandis que son cadet envisage d'intégrer une grande école parisienne, épaulé par Jérémy, un ami de ses fils, l'aîné s'entiche d'une bande de gars en treillis et cheveux ras. Plus encore qu'inquiet, il est désorienté, désemparé : comment se fait-il que ce gentil garçon de 24 ans, apprécié de tous, tourne le dos aux valeurs qui lui ont été enseignées pour aller fricoter avec des « *fachos* » ? « *T'inquiète*, le rassure Gillou, *Fus n'est pas comme eux* », d'ailleurs, ils

ne font pas de mal, ils s'occupent d'un atelier de récupération.

Mais pour ce père nourri d'humanisme et d'idées de solidarité, ce n'est pas négociable. Même si, à la maison, Fus est pareil à lui-même, serviable, d'humeur agréable, rigou-



Né en 1965 à Metz dans une famille de cheminots, Laurent Petitmangin travaille chez Air France.

« Fus et moi, on était en apnée, on se parlait sans se parler. »

jour où tout dégénère, sans retour en arrière possible.

Si cette histoire bouleverse à ce point, c'est parce que Laurent Petitmangin a trouvé le style juste pour la raconter. Son écriture proche du langage oral traduit admirablement le désarroi et le désespoir de ce père qui se raccroche alors aux détails de son quotidien, de leur quotidien, aux petites choses de la vie qui lui donnent tout son sel, pour ne pas complètement s'écrouler.

Car comment *vivre encore*, pour reprendre le titre du poème de Jules Supervielle où l'auteur a trouvé celui de cet intense premier roman, *Ce qu'il faut de nuit* ? Et si, progressivement, la colère passe, la honte reste, elle, profondément ancrée en lui. ■

► Laurent Petitmangin, « Ce qu'il faut de nuit », La manufacture de livres, 188 p.

la Marseillaise

RECUEILLIS PAR C.V.

Christine Martin,

Joie de Connaître, Bédarieux

« J'ai été très touchée par le premier roman de Laurent Petitmangin, *Ce qu'il faut de nuit*. C'est l'histoire d'un papa, employé SNCF, qui élève seul ses



deux fils. Le fantôme de la maman disparue plane sur le roman, et impacte la vie des trois hommes. C'est aussi le récit d'un enfant qui se cherche, et qui, malgré les fortes valeurs de son père, dérape vers l'extrême droite. Bouleversante, l'écriture parle avec énormément de pudeur des sentiments familiaux. »

Ed. La Manufacture de livres, 16,90 euros.

Le matricule des anges

Le mensuel de la littérature contemporaine

À visage humain

UN PÈRE ÉLÈVE SEUL SES DEUX FILS DANS UNE RÉGION MEURTRIE PAR LA CRISE INDUSTRIELLE. UN PREMIER ROMAN POIGNANT DE LAURENT PETITMANGIN.

Pour son entrée en littérature, Laurent Petitmangin frappe juste. Des phrases courtes, sans fioritures, brossent les décors en quelques mots. Tout l'espace est dédié à l'âme de ce roman : le vécu, les relations entre les personnages. Un père tente de garder la tête hors de l'eau après la mort de sa femme, décédée d'un cancer. Il prend soin de ses deux garçons qui grandissent dans cette Lorraine post-industrielle située entre Metz et la frontière du Luxembourg. Employé SNCF, militant du parti socialiste, il a assisté au déclin de la sidérurgie et à ses conséquences. Livré à lui-même, il assure les fins de mois : « *Mon peu d'énergie, je l'ai gardé pour continuer à travailler, continuer à faire bonne figure devant les collègues et le chef, garder ce foutu poste* ». Bon an mal an, la vie suit son cours pour



ce trio qui vacille sous la béance du deuil. Les entraînements au club de football

local, les matches des pros du FC Metz, les repas à trois. Face à un avenir incertain, la cellule familiale apparaît comme le dernier refuge. Laurent Petitmangin montre bien comment les crises successives et l'appauvrissement qui les accompagne ont parfois sapé les ambitions, accentué les différences sociales et entretenu la blessure d'un déclassement après tant d'efforts fournis par les générations précédentes pour s'élever dans la société. Confronté à des difficultés financières, le père tente de ne pas brider ses enfants qui ont des envies d'ailleurs, des rêves accessibles à d'autres portefeuilles : « *Quand ils étaient partis en Espagne, je m'étais débrouillé pour lui donner une bonne somme d'argent, pas qu'il ait honte et qu'il doive vivre sur leur dos* ». Il tente encore l'impossible quand son cadet envisage d'intégrer une classe prépa à Paris, un autre monde. L'ascenseur social, la méritocratie existent-ils encore pour eux ? « *Rien ne disait qu'il y avait une place pour mon Gillou, et je n'avais aucun moyen de l'aider là-dedans, je me contentais de faire des sourires imbéciles et timides à tous ces gens* ». Le destin des deux adolescents prend alors deux directions opposées. C'est vers un groupe de militants d'extrême droite que se dirige le plus grand. La colère paternelle, longtemps froide, explose : « *Je lui avais hurlé qu'il ne méritait pas sa vie, je lui avais hurlé d'autres choses insensées, salopes au possible* ». La rupture est consommée lorsqu'un drame qui mène l'aîné aux assises semble, pour un temps, détruire les derniers liens.

Toujours pudique, *Ce qu'il faut de nuit* prend aux tripes. Laurent Petitmangin décrit les émotions complexes en toute simplicité. Dans cette histoire écrite à la première personne, l'écrivain donne l'illusion de disparaître derrière son personnage. Un tour de force qui rend possible une symbiose entre le narrateur et le lecteur : un voyage empathique.

Franck Mannoni

Ce qu'il faut de nuit,
de Laurent Petitmangin
La Manufacture de livres, 188 p., 16,90 €

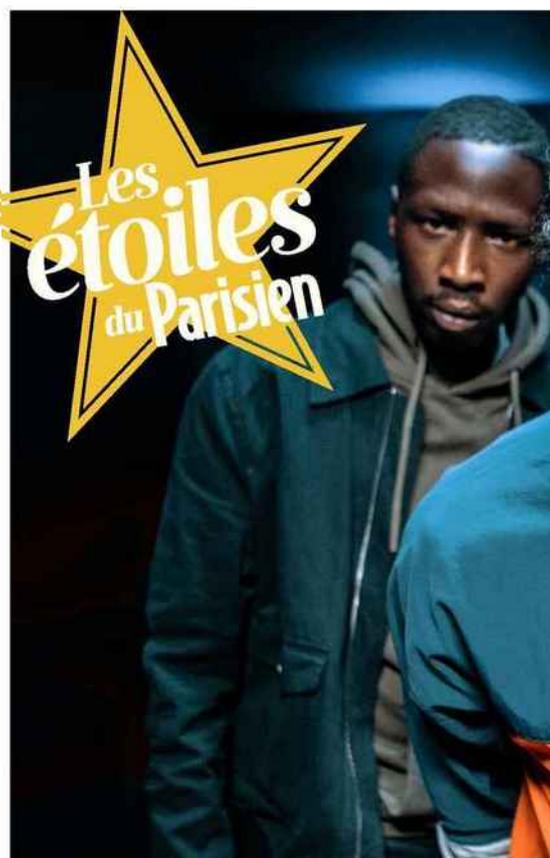
Le Parisien

PALMARÈS VIVE NOS ÉTOILES 2020

PREMIER ROMAN

« Ce qu'il faut de nuit »
de Laurent Petitmangin

C'est l'histoire d'un père qui élève seul ses deux fils quelque part en Lorraine. D'une famille classique mais meurtrie par le décès de la mère et dont les repères explosent quand l'aînée prend une route politique opposée à celle du papa. Avec beaucoup de justesse et d'émotion, l'auteur décrit ces moments forts, violents, où le regard d'un parent sur son enfant peut changer.





Premier roman

En passant par la Lorraine...

Ce premier roman aux accents céliniens, qu'on pourrait qualifier de social, dénote dans la marée des autofictions narcissiques. Rédigé à la première personne, il est servi par une langue authentique, naïve et brute que l'auteur, fils de cheminot, semble bien connaître.

Dans la Lorraine ouvrière d'aujourd'hui, unique horizon du narrateur, un père veuf essaie tant bien que mal d'élever ses fils sans sa femme. Peu à peu, une relation tissée d'incompréhension s'instaure entre lui et son aîné. Car le monteur de câbles à la SNCF, plutôt taiseux, est engagé depuis toujours chez les « rouges » lorsqu'il apprend que son fils traîne avec des « fachos ». Les divergences politiques auront-elles raison de l'amour ? Le père demeurera-t-il muré dans la colère jusqu'au drame,

ou parviendra-t-il à une réconciliation familiale ?

L'ouvrage est noir, mais ne stigmatise personne.

Il propose même des échappées vers un monde meilleur, notamment grâce aux amitiés fidèles.

Les personnages, émouvants et blessés,

font tantôt sourire, tantôt pleurer. Un roman

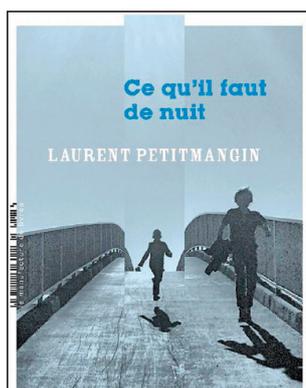
qui saisit et sonne

le lecteur, comme

une rixe entre deux

bandes dont personne

ne sort vainqueur. ■ O. F.



Ce qu'il faut de nuit

par **Laurent Petitmangin**,

La Manufacture des livres,

198 p., 16,90 €.

Tout peut basculer sur un rien

Comment devient-on un homme dans un arrière-pays à l'abandon qui n'a rien à offrir ?



★★★★ **Ce qu'il faut de nuit** Roman De Laurent Petitmangin, La Manufacture de Livres, 192 pp. Prix env. 16,90 €, 10,99 €

Dans le sillage de *Leurs enfants après eux* de Nicolas Matthieu (Goncourt 2018), qui campait une France provinciale et désolée,



Laurent Petitmangin nous emmène dans sa Lorraine natale. C'est là qu'il situe *Ce qu'il faut de nuit*, un premier roman sensible et pudique qui témoigne d'une trajectoire familiale tragique, d'une réalité sociale peu

évoquée en littérature, et d'un lien père-fils particulièrement investi.

Depuis la mort de sa femme, emportée par un cancer, un père élève seul ses deux garçons, Frédéric, dit Fus, et Gillou. Il se croit maladroit et hésitant dans sa façon de gérer leur quotidien sans la "moman", il n'a pourtant pas grand-chose à se reprocher. Simplement, la vie est terne dans cette région qui n'a rien d'un eldorado, les perspectives y étant peu emballantes. Pour preuve: c'est le parcours du combattant qui attend Gillou, bien décidé à poursuivre ses études à Paris malgré les embûches.

Un silence grandissant

Fus a moins d'ambitions. Il étudiera à l'IUT du coin, à Metz. Est-ce par désœuvrement ou par besoin de reconnaissance? Toujours est-il qu'il commence à fréquenter un nouveau groupe d'amis, sympathisants du FN. Militant socialiste nostalgique de l'union de la gauche qui a "ressenti le besoin de retourner à la section comme d'autres celui de retrouver l'église", son père comprend mal cette attirance. Mais peine à évoquer franchement le sujet avec son fils. Entre eux, rien ne change d'abord: son père continue à partager sa passion du foot. Pourtant, petit à petit, le malaise s'installe, et avec lui un silence grandissant, voire angoissant.

"J'avais un fils différent et les gens semblaient s'en accommoder. Ou faisaient semblant. Fus n'était pas toxico, ce n'était pas une salope qui terrorisait le quartier, et ça leur suffisait." Si on se regarde et on se jauge, on fait aussi corps dans cet arrière-pays à l'abandon. Peut-être parce que condamner l'autre, c'est aussi condamner sa propre léthargie. Alors que Gillou s'est envolé pour

Paris, Fus tourne en rond. Pour autant, il n'envie pas son frère: il semble accepter son sort sans que cela paraisse une démission. Un engrenage est portant enclenché, qui mènera au drame.

Dans une langue en juste adéquation avec la modestie et la dignité de ses personnages, Laurent Petitmangin (né en 1965) dépeint une France marginalisée, éloignée de tout, qui n'intéresse personne. Ouh, pourtant, la lumière de la mi-août est si délicate. Car la beauté est là pour qui sait la cueillir.

Menacé par l'ombre

À travers le portrait de ce père happé par le désarroi, hier dépourvu face à sa femme malade, aujourd'hui impuissant face aux dérives de son fils, Laurent Petitmangin met le projecteur sur un homme simple, qui se pose les bonnes questions sans pouvoir aller plus loin. Il y a une infinie pudeur dans ce qui se joue dans ce

trio familial, à travers un lien aussi fort que menacé par la part d'ombre de chacun.

Quelle est notre responsabilité face à ce qui nous arrive? Comment devient-on un homme? L'équation est délicate pour une jeunesse en manque de repères, qui n'a ni la force ni la recette pour croire en son avenir, et pour qui tout

peut basculer sur un rien. Déjà prix littéraire Georges Brassens et prix Stanislas du premier roman, en lice pour le prix Femina, *Ce qu'il faut de nuit* est en cours de traduction dans quatre pays – Allemagne, Italie, Pays-Bas et Angleterre. Ce succès n'est que mérité.

Geneviève Simon



Laurent Petitmangin

Extrait

"On faisait bonne figure pendant les repas. On se gardait de lancer des discussions. C'est Gillou qui le faisait à notre place. On restait d'accord sur plein de choses. À se demander comment c'était possible. Comment, en trainant avec des fachos, pouvait-on aimer ce que nous avions toujours aimé? Il continuait à passer les Jean Ferrat de la moman, comme il le faisait depuis qu'elle était morte. Bordel, il comprenait les paroles? 'Desnos qui partit de Compiègne accomplir sa propre prophétie.' Comment pouvait-il encore fredonner cette chanson? Il traînait maintenant avec ceux qui l'avaient foutu dans le train. Pourtant, je ne disais mot. Une fois seulement, je lui avais demandé de se taire. Gillou m'avait regardé, avait souri à son frère, un clin d'œil, le vieux n'est pas de bonne humeur ce soir."

Service Littéraire

Le mensuel de l'actualité romanesque

Pour l'amour d'un fils

Par Ariane Bois*

Le grand écart entre deux frères dans une Lorraine en plein blues.

La rentrée voit fleurir de nombreux romans sur fond de crise, de désespérance, de crise sociale. Pour ce premier roman, l'enthousiasme n'était guère au rendez-vous : une histoire de foot, de barbecues et de père élevant seul ses garçons dans l'Est. On a failli passer son chemin. On aurait eu tort. Car "Ce qu'il faut de nuit" est la bonne surprise de l'automne. On s'attache au monologue du père, un taiseux qui raconte, sans pathos, sa vie après la mort de sa femme, emportée à la quarantaine par un sale cancer. Il reste donc avec Fus, son aîné, nommé ainsi pour sa passion du ballon rond et Gillou, son cadet. Entre ces trois-là, l'amour et la tendresse circulent non stop et si les conditions de vie en Meurthe et Moselle sont dures, - on est chez un cheminot -, le bonheur de se retrouver le dimanche au stade, le quotidien avec la bande de copains font passer de bons moments. Oui mais voilà, les enfants grandissent et quand, à la fin de l'adolescence, Fus s'entoure de copains pas vraiment nets, plutôt d'extrême droite, le père, syndicaliste depuis toujours, peine à respirer :

« Fus et moi, on était en apnée. On se parlait sans se parler ». Ses mauvaises fréquentations emmèneront Fus très loin, là où son père, à la fois furieux et honteux, ne pourra plus rien pour lui, tandis que Gillou, à force d'efforts, intégrera Science-Po à Paris... L'écriture gracile, aérienne, est empreinte de tendresse et s'abstient du misérabilisme ambiant. On pense forcément au Prix Goncourt Nicolas Mathieu, mais en mieux : moins démonstratif, moins revanchard, plus délicat. Tout cela finira bien entendu très mal pour Fus. Les dernières pages, lues d'un œil humide, laissent le lecteur face à un dilemme. Et nous, comment aurions-nous agi pour éviter la catastrophe qui s'annonce ? L'auteur est Lorrain et cadre à Air France. Il a 55 ans. "Ce qu'il faut de nuit" est son premier roman. Une réussite. **A.B.**

Ce qu'il faut de nuit, de Laurent Petitmongin, *La Manufacture de livres*, 198 p., 16, 90 €.

* Écrivain et journaliste, dernier ouvrage paru : "L'île aux enfants" chez Belfond.

Entrée libre

**BONS
PLANS
DE...**



LAURENT PETITMANGIN

AUTEUR

Ce qu'il faut de lui

Avec *Ce qu'il faut de nuit*, son premier roman devenu l'une des sensations de la rentrée, l'auteur messin Laurent Petitmangin, 55 ans, signe une **ARRIVÉE REMARQUÉE** sur la scène littéraire. Le Livre sur la Place vient de le récompenser du prix Stanislas.

Les auteurs lorrains ont le chic pour claquer des titres beaux à défaillir. Nicolas Mathieu avait donné le ton avec ses deux premiers romans, *Aux animaux la guerre* puis *Leurs enfants après eux*. Laurent Petitmangin lui répond avec *Ce qu'il faut de nuit*, inspiré par son épouse et par un vers de Jules Supervielle, extrait du poème *Vivre encore*. C'est éclatant, c'est sombre, ça reste scotché en mémoire, inoubliable. Entre l'ancien prix Goncourt et le futur lauréat du prix Stanislas, les points communs ne s'arrêtent d'ailleurs pas là : **comme Nicolas Mathieu avant lui, Laurent Petitmangin jette un peu de décor lorrain dans ses pages, en l'occurrence le Pays-Haut**, à quelques encablures du « Luxo », personnage central de ce

texte vif et intranquille, raconté à hauteur d'hommes et porté par une écriture qui ne se discute pas.

À l'arrivée, Laurent Petitmangin est en train de décrocher la timbale. Son roman compte au nombre des plus remarquables en cette rentrée littéraire, ce qui découle autant d'un style qui vous prend aux tripes que d'une suite de menus hasards seuls susceptibles de transformer le destin d'un livre. Sa maison d'édition, par exemple. Cette année, en théorie, La Manufacture des livres aurait dû mettre le paquet sur Franck Bouysse, son auteur-vitrine. Sauf que Bouysse a cédé aux sirènes du mercato, destination Albin Michel, et hop, une place de libre. Le reste, ce sont des libraires emballés, des échos dans la presse et sur les réseaux sociaux, et même un Nicolas Mathieu convaincu qui se fend d'un post amical sur Instagram. Avec tout ça, lui-même en

convient, il y aurait de quoi se laisser griser : *« Cela prend vite beaucoup de place, il y a un côté mégalo les premiers jours. Je mentrais si je disais que je n'étais pas sur Google toutes les cinq minutes pour voir ce qui se racontait sur le livre. Mais tout en étant présent, parce que c'est nécessaire, il faut aussi lever le pied. Le week-end dernier, par exemple, je me suis efforcé de lire. »*

Un ancien de Fabert

Dans le civil, Laurent Petitmangin bosse depuis plus de 30 ans chez Air France. Lui en a 55 et indique s'être intéressé à l'écriture il y a une dizaine d'années. Ce qu'il faut de nuit, il l'a proposé à Gallimard et à La Manufacture des livres, donc, qui l'a « recruté » sans tarder. Faut pas trop le répéter, mais deux autres manuscrits sont déjà dans les tiroirs de son éditeur, Pierre Fourniaud, et la question maintenant est

de savoir avec lequel poursuivre l'aventure. Parce qu'une suite il y aura, c'est forcé. Ce qui lui fait dire, alors que ses personnages en prennent plein la gueule, que la vie, parfois, ce n'est pas que du gris délavé couleur d'ennui ou des bastons entre sympathisants frontistes et militants « antifas » qui virent au drame. Lisez le livre, vous comprendrez.

La sienne, d'existence, avant de s'ouvrir à l'écriture, a démarré en Moselle, entre les bancs du lycée Fabert et « une longue rue de Longeville-lès-Metz où à une époque toute [sa] famille habitait ». Il a quitté la ville blonde à la vingtaine, pour les études, revenait régulièrement visiter ses parents avant qu'ils s'installent à Alès, côté soleil.

« Avec gourmandise »

L'attachement est resté tenace, puisque ses quatre enfants et lui ne soutiennent qu'une seule équipe de football, et elle bat pavillon grenat, et qu'une seule équipe de handball, et elle évolue en bleu et jaune. **« J'ai même réussi à faire aimer Metz à mon épouse, une Bretonne caldoche, qui n'avait donc aucune chance de connaître la ville ! »**, se marre-t-il au téléphone. C'est d'ailleurs un stage de foot auquel ont participé ses deux fils, dans le Pays-Haut, qui a nourri l'une des scènes du roman et la chaude lumière d'aout sur la pierre de Jaumont qui lui a inspiré l'un des plus beaux passages. Aujourd'hui, c'est à Chantilly, encore en Picardie, presque à Paris, qu'il est installé.

SON DÎNER IDÉAL

► « Je ne veux pas de stars à la table. En revanche, un repas avec mes camarades de prépa de Fabert et on s'installe à L'Assiette au bœuf, rue du Pont des morts, avec vue sur la Moselle. J'adore leur sauce paradis et leurs frites à volonté ! »

SON BISTROT

► « Je serais bien en peine de répondre. J'adorais aller avec mon grand-père dans les cafés de village, à Scy-Chazelles par exemple, où après avoir bien marché, il me payait une partie de baby-foot et un diabolo menthe. »

SON REFUGE

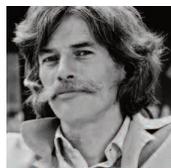
► « J'ai découvert le Pays basque récemment et j'aime beaucoup. Quand je



suis à Metz, j'essaie de monter en courant à Scy-Chazelles ou vers Plappeville. »

SA CHANSON

► « J'entends j'entends, de Jean Ferrat. J'ai conscience que ce n'est pas la plus gaie... »



SON JOUEUR CULTE

► « André Rey. J'aurais tant voulu qu'il ait davantage de chance vis-à-vis du Mondial en Argentine, en 1978.

Plus récemment, j'ai toujours trouvé l'attitude de Grégory Proment très classe. »



SES COUPS DE CŒUR LITTÉRAIRES

► « Récemment, j'ai adoré *La Maison*, d'Emma Becker, mais aussi *Les Eaux mêlées*, de Roger Ikor. »



Ce qu'il faut de nuit retrace l'histoire d'une dislocation familiale. Dans la vraie vie, Laurent Petitmangin ne passe pas plus de deux minutes sans prononcer le mot « famille ». Et celle qu'il découvre maintenant qu'il a mis les pieds dans l'édition le passionne au plus haut point. Dès son contrat signé, Laurent Petitmangin s'est documenté avec minutie. De la mise en page à la couverture, il voulait tout savoir, s'est immergé là-dedans « avec gourmandise ». Et la bonne nouvelle pour le lecteur, c'est que de toute évidence il n'est pas rassasié.

Pierre Théobald

Laurent Petitmangin sera l'invité de la librairie La Cour des Grands, à Metz, le 11 septembre à partir de 18h30.

PREMIERS ROMANS

LE FILS PERDU

Ces enfants qu'on aime et qu'on élève, à quel moment nous échappent-ils pour le meilleur ou parfois pour le pire... Le pire c'est ce que vit le narrateur, un père de famille que l'on sent si souvent démuni mais pourtant, et malgré tout, plein d'amour pour ses deux fils, Frédéric l'aîné dit Fus et Gillou le cadet. Eux trois se sont retrouvés seuls après la longue agonie de la « moman ». Ils se soutiennent et reprennent tout doucement leur petit bonhomme de chemin. Mais alors que le cadet, qui a été un peu préservé brille dans ses études, Fus, en échec scolaire, sans plus aucune espérance sociale, commence à traîner avec « les fachos » et se retrouve bientôt à coller des affiches pour le FN. Pour le père de famille, cheminot à la SNCF, militant tranquille de gauche dans une Lorraine exsangue, c'est la désillusion. Pire que cela bientôt, où la lâcheté fait place à l'hostilité. Jusqu'où va l'amour ? c'est une épreuve supplémentaire pour cette famille, dont on ne sait pas trop si les liens sont indéfectibles ou menacent de se briser. C'est un récit court et intense, on le dévore la gorge nouée tant chaque phrase sonne juste. « Je pense que ça a été une très belle vie. Les autres diront une vie de merde, une vie de drame et de douleur, moi je dis, une belle vie », écrit l'auteur. Il ne faut pas craindre un récit misérabiliste car derrière cette histoire âpre, qui ne manquera pas d'interroger chacun de nous, se dessine un roman lumineux, empreint d'humanité.

Ce qu'il faut de nuit de Laurent Petitmangin (La Manufacture de Livres)



Version femina

CE QU'IL FAUT DE NUIT

de Laurent Petitmangin

(La Manufacture de Livres)

Avec ce premier roman déjà lauréat du prix Stanislas, Laurent Petitmangin signe un bijou littéraire sur les certitudes ébranlées d'un père. Lorsqu'il apprend que Fus, son fils aîné, fricote avec des militants violents d'extrême droite, le narrateur déchanté. Elevant seul ses deux fils depuis la mort de sa femme, l'homme, qui travaille dans des dépôts de la SNCF en Lorraine, s'est pourtant occupé d'eux du mieux possible afin qu'ils grandissent droit. Mais depuis que Fus est devenu un étranger pour son frère et son père, celui-ci s'interroge : jusqu'où peut-on vraiment aimer et soutenir ses enfants ? Un livre bouleversant. H. R.



ALSACE

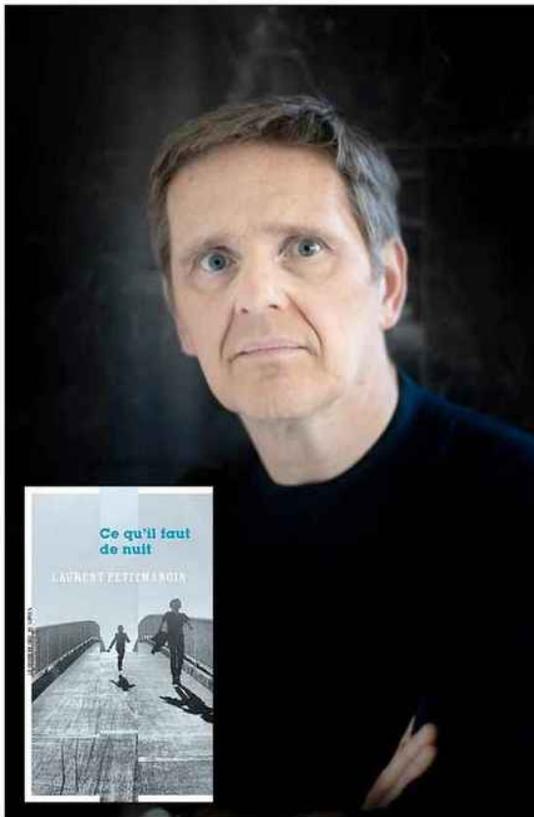
RENTÉE LITTÉRAIRE Drame en Lorraine

L'amour, ça vous glisse entre les mains

La maman est morte d'un cancer. Le père élève seul ses deux ados de fils. Ils grandissent, font des choix, et s'échappent, pour le meilleur... et le pire. Premier roman, « Ce qu'il faut de nuit » de Laurent Petitmangin est notre premier coup de cœur de la rentrée littéraire.

Les enfants grandissent, s'éloignent, se séparent, nous trahissent parfois. Ils étaient tout pour nous, nous pensions être tout pour eux. Mais quelque chose s'est défilé, irréparable on ne sait même pas. C'est un brouillard, heureux ou malheureux, ou simplement indéfinissable. Le père s'est occupé de ses deux fils quand la « moman » est morte, d'un cancer. L'aîné, Frédéric dit Fus (pour Fußball, sa passion, parce que, pour les études, il a doucement mais sûrement lâché à partir de la maladie de sa mère, Fus « grand dès ses treize ans »), et le Gillou, droit et fort en thème, qui s'extraira de la Lorraine post-industrielle pour être admis en prépa parisienne. Deux fils, deux chardons parce que « c'est beau un chardon quand on regarde bien. C'est plein de surprises, jamais fait de la même façon, un corps ingrat, mais une fine gueule. »

Trois ans qu'elle a duré, l'agonie de la moman, trois ans pour le père « à faire



Laurent Petitmangin et son ouvrage « Ce qu'il faut de nuit ». DR

bonne figure devant les collègues et le chef, garder ce foutu poste » (dépanner des caténaires à la SNCF, plutôt bien payé mais gaffe à pas déconner, un accident est vite arrivé). « Revenir entier. Car il fallait bien nour-

rir les deux zèbres, tenir sans boire jusqu'à ce qu'ils se couchent. Et puis me laisser aller. Pas toujours. Souvent quand même. » Renoncer – un peu – aux activités du Parti (Socialiste), mais pas à ses valeurs, ancrées

dans une vie, on pourrait dire dans la chair de l'ouvrier.

Et puis s'inquiéter sans se l'avouer des nouvelles fréquentations de Fus, une bande qu'on ne connaît pas, des p'tits gars propres sur eux, on dirait. Carrément trop propres, en treillis, « cheveux coupés à la para », du qui cogne sur les pas blancs, du qui milite au Front national. Le père tombe de très, très, très haut, « ballotté entre mille pensées contradictoires ». Est-ce qu'on tente de raisonner son fils devenu majeur, est-ce qu'on part à la bagarre avec lui... au risque de la perdre ? Non. On tente le compromis, l'approche en douce, l'intermédiaire de Gillou, on voit les voisins s'accommoder de ce même « différent ». Après tout, il ne fait rien de mal, rien de bien méchant, « ça demandait un peu d'attention, mais ça ne portait pas à conséquence ».

Gloire et infortune

Mais si. Et les conséquences vont être terribles. Le Fus va être fracassé par une bande d'antifas, quatre jours de coma, et des semaines à pas pouvoir manger sans baver, le corps comme un champ de ruines. Le Fus réfugié alors dans le silence. Un dangereux silence mais qui aurait pu prévoir ? Qui aurait pu se douter de ce qui se tramait dans sa tête ? Le

Fus qu'on n'imaginait pas envahi et dépassé par la colère, le Fus va se venger. À coups de barre de fer bien affûtée. Un mort, deux vies de foutues. Et davantage si l'on compte les proches, dans la sidération, dans la vie qui continue mais plus comme avant...

Pour son premier roman, le Messin d'origine Laurent Petitmangin trouve une langue juste et âpre pour dire le désarroi, le déchirement, l'incompréhension d'un père qui n'a rien vu (ou su) venir. Un père qui tenait à peine debout durant la maladie de son épouse et après son décès, mais qui tenait, pour eux deux. Ses fils. Sa gloire et son infortune. Et puis « cette minute où tout avait déraillé. » Quelque chose qui « aurait pu tout aussi bien ne pas être, ne jamais exister ». Mais c'était arrivé, point... barre. Il fallait passer à la caisse. Cette tragédie, ce magnifique texte, un uppercut en plein cœur, est tout simplement une histoire d'amour. Terrible et sauvage. Presque banale tant elle parlera à tous ceux qui ont eu à porter l'éducation et l'envol d'un enfant. Devenu cet adulte qui, tôt au tard, s'arrachera à ses parents.

Jacques LINDECKER

LIRE « Ce qu'il faut de nuit », Laurent Petitmangin, éd. La Manufacture des livres, 192 p., 16,90 €.

Le Parisien

DIMANCHE

LIVRES

POUR EUX C'EST UNE PREMIÈRE !

Parmi les 511 livres qui sortent ces jours-ci, 65 sont des premiers romans. Nous avons rencontré cinq nouveaux auteurs bouleversants qui nous racontent leur parcours.

PAR SANDRINE BAJOS



UN MAIL POUR CONVAINCRE

Entre deux vols, Laurent Petitmangin aime prendre la plume. Mais, jusqu'ici, ce cadre supérieur chez Air France né il y a cinquante-cinq ans en Lorraine dans une famille de cheminots n'avait jamais été publié. Cette fois-ci, c'est la bonne. Écrit en quelques semaines, « Ce qu'il faut de nuit », roman social aussi sublime que douloureux, a bouleversé Pierre Fourniaud, de la Manufacture de livres, qui n'a pas hésité longtemps à le signer. Cela tombe bien, Laurent Petitmangin rêvait de travailler avec lui. « J'avais imprimé mon roman en cinq exemplaires mais, avant de les poster, je lui avais envoyé en PDF avec un long mail pour le convaincre », se souvient ce père de quatre grands enfants. « Ce qu'il faut de nuit » nous plonge dans la vie d'un père qui élève seul ses deux fils et qui, au fil des ans, va voir son aîné prendre une route politique à l'opposé de la sienne. « J'avais envie d'écrire sur cet instant où le regard d'un père sur son enfant peut changer. Et décrire comment les choses s'enchaînent et dérivent. »

« Ce qu'il faut de nuit »
de Laurent Petitmangin,
Ed. la Manufacture de livres,
188 p., 16,90 €.



MAZÉ-MILON

« Le sujet, c'est la déception »

L'écrivain Laurent Petitmangin sera à la médiathèque La Bulle pour une soirée débat sur la parentalité, en compagnie de la psychologue Soazig Hamard, vendredi.

ENTRETIEN

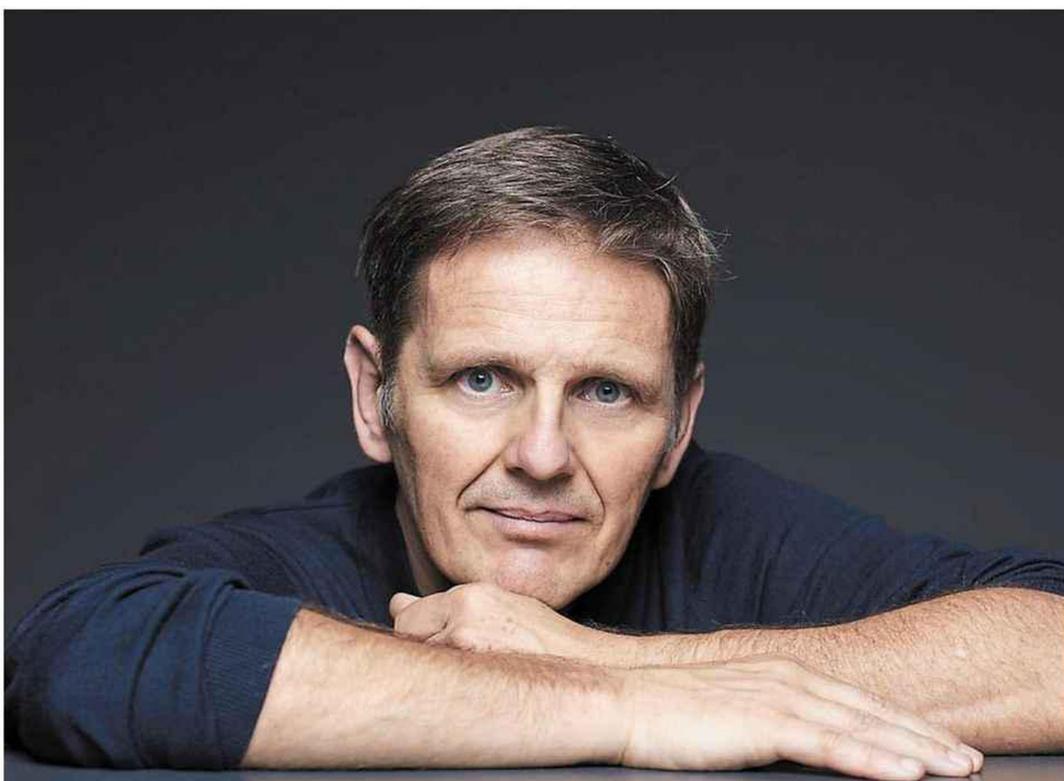
La médiathèque La Bulle propose une soirée sur le thème de la parentalité, vendredi 17 décembre, en présence de l'écrivain Laurent Petitmangin, auteur du roman « Ce qu'il faut de nuit » (La Manufacture de livres), qui parle d'un père et de ses deux fils. La mère est décédée ; les enfants grandissent, l'un des deux traîne avec des bandes d'extrême droite. Les embrouilles ne tardent pas. La rencontre s'effectuera en présence de la psychologue Soazig Hamard, de l'association Epsylon.

De quelle façon le thème de la parentalité s'est glissé dans votre roman ?

Laurent Petitmangin : « Le plus souvent, au départ de mes histoires, il y a une image. C'est comme si je faisais un film et que j'avais une scène sous les yeux. Là, j'avais une sorte de photo de famille avec des enfants jouant devant leurs parents et une question en tête qui était : comment peut-on être déçu de ses enfants, quelles projections peut-on avoir, quelles peurs... Et j'avais l'image d'un père et d'un fils assez silencieux. »

Le choix d'une famille monoparentale n'est pas venu tout de suite ?

« Le départ, c'était deux hommes, la suite est venue naturellement. J'ai écrit ce roman en quelques semaines. Quand ça fonctionne, il ne faut pas s'interrompre, mais en profiter. C'est dommage quand on reporte l'écriture et que ça devient flou. Je ne voulais pas trop de personnages, mais bien limiter le nombre d'intervenants dans cette histoire. Quand je rencontre mes lecteurs, je m'aperçois que le livre pose beaucoup de questions. De mon côté il n'y a pas eu



Laurent Petitmangin, auteur de « Ce qu'il faut de nuit » sera à La Bulle ce vendredi, en compagnie de la psychologue Soazig Hamard.

PHOTO : PASCAL ITO

d'hésitations, ou très peu. « Ce qu'il faut de nuit » n'a pas été écrit pour purger un problème personnel. »

Qu'est-ce qui nourrit vos histoires ?

« La vie est faite de hasards, d'incroyables concours de circonstances. Mon travail par exemple, au sein d'Air France, est l'aboutissement d'un enchaînement de faits inattendus. Et c'est ainsi pour plein d'événements. J'adore les films de Claude Lelouch qui parlent justement de ces coïncidences, des bifur-

cations qui bousculent tout. C'est ce qui donne le vertige et en même temps le charme de la vie. »

Au démarrage de l'histoire, connaissiez-vous déjà la fin ?

« Non, elle s'est construite au fil des jours. Je savais seulement qu'il n'y aurait pas une fin heureuse. Le sujet, c'est la déception. »

Vous avez beaucoup de rencontres scolaires autour de ce livre très primé, comment réagissent les jeunes lecteurs ?

« Très souvent, il y a des questions sur le père. Ils se demandent pourquoi il n'a pas bougé. Il y a presque une colère chez les lycéens, que l'on peut comprendre. Mais sans cela, l'histoire ne serait pas la même. »

Pascale PINEAU

Rendez-vous « Regards croisés sur la parentalité » vendredi 17 décembre 2021, à 20 heures, à la médiathèque La Bulle à Mazé. Public ados/adultes. 02 41 80 61 31 ; mediatheque@maze-milon.fr





Bourg-lès-Valence

L'auteur Laurent Petitmangin, star du jour

Laurent Petitmangin, lauréat du 9^e Prix littéraire La Passerelle pour son roman « Ce qu'il faut de nuit » a partagé sa passion avec des lycéens bourcains.

CONFÉRENCE

Jeudi 7 octobre, l'écrivain Laurent Petitmangin a connu une vraie journée marathon! Lauréat du 9^e Prix littéraire La Passerelle pour son premier roman intitulé « Ce qu'il faut de nuit » a d'abord été accueilli au lycée Les Trois Sources où il a rencontré une classe de seconde et son professeur de français, Valérie Carlomagno. « Un honneur pour moi, a commenté celui qui a aussi obtenu le Prix Fémina des lycéens. C'est une rencontre très émouvante de voir le regard que ces jeunes de 15 et 16 ans ont porté sur mon premier roman, renforcé par la lecture des fins originales composées par deux lycéennes. » Après cette rencontre, Laurent Petitmangin était attendu à la médiathèque La Passerelle pour y rencontrer ceux qui ont massivement voté pour son roman



L'écrivain a également participé à une émission de radio avec Radio BLV.



Les bibliothécaires, François Carré et Régine Deteix, ont animé la rencontre avec Laurent Petitmangin à La Passerelle. Photo: MG

paru à la Manufacture des livres.

DES ÉCHANGES LITTÉRAIRES RICHES

Les lecteurs ont cependant dû patienter encore un peu puisque Laurent Petitmangin s'est prêté en amont au jeu de l'interview avec Sylvie Mabilon, directrice d'antenne à Radio Bourg-lès-Valence lors d'une émission publique rythmée par les coups de cœur littéraires et musicaux des bibliothécaires. Enfin, les bibliothécaires, Régine Deteix et François Carré, ont animé une rencontre avec l'auteur et en

présence de son auditrice, Marie-Anne Lacoma, devant de nombreux lecteurs. Avec humour et simplicité, Laurent Petitmangin est revenu sur « l'urgence » ressentie à écrire ce roman, son « premier publié », ses sources d'inspiration, ses techniques d'écriture et la parution ce même jeudi 7 octobre de son second roman « Ainsi Berlin » toujours à la Manufacture des livres.

Pratiques

Emission à réécouter sur Radio BLV 93.6
« Les grands directs ».

La sélection de Jean-Rémi Barland

"Mes fils", ces garçons chahutés par la vie, et leur mère partie trop tôt

Un décor triste à pleurer. Non à cause de la Lorraine en elle-même, terreau du récit, mais de la désindustrialisation et de la misère sociale qui gagnent du terrain. "Les mines de charbon sont mortes toutes seules", chantait à ce sujet Bruno Brel, le neveu du grand Jacques. Un décor qu'avait peint en lettres de larmes l'écrivain vosgien Nicolas Mathieu dans son roman "Leurs enfants après eux", qui lui valut le Goncourt 2018. Un décor qui sert d'ancrage au roman coup de poing de Laurent Petitmangin "Ce qu'il faut de nuit". Là encore, il est question d'enfants. De deux garçons. Les fils du narrateur qui, étranglé de douleur après le décès de son épouse emportée par un cancer, tente de les élever seul avec amour et dignité. Frédéric, l'aîné, surnommé Fus en rapport au mot allemand

désignant le foot, ce sport qui est la passion de sa vie, grandit apparemment paisiblement. Gillou, le second, vise des grandes études, et rêve de l'ENA en écoutant les mots encourageants de l'ami Jérémie, un des piliers de la section. Y parviendra-t-il ? C'est un des enjeux du roman. Le père, cheminot SNCF affilié au Parti Socialiste, l'espère de tous ses vœux. Mais un jour, il découvre que Fus porte un bandana arborant une croix celtique, en fait "un truc de fachos", comme il s'en indignent immédiatement. Le choc pour cet homme de gauche, humaniste bienveillant, qui, au second tour de la présidentielle, n'a voté ni pour Macron ni pour Marine Le Pen.

Commence alors un chemin de croix d'autant plus douloureux que Bernard, lui aussi de la section du PS, prévient le père que son fils aîné, sans doute vêtu d'un blouson "avec un grand Apache dans le dos", fri-cote avec les colleurs d'affiches du Front National. Une plongée dans la drogue et l'alcoolisme, et un procès. Nous

entrons alors dans le drame. Le fossé idéologique s'étant creusé entre le fils et le père, nous suivons les trois protagonistes sur fond de chansons de Jean Ferrat et de dignité ouvrière bafouée. De tristesse aussi.

Magnifique roman signé Laurent Petitmangin, "Ce qu'il faut de nuit" brille par la fulgurance d'un style pourtant minimaliste qui sonde les cœurs et les consciences. Tout sonne juste et vrai dans ce récit d'un désastre annoncé, où plane la figure de la "maman" des deux garçons, dont la disparition prématurée a sans aucun doute transformé leur construction mentale de la réalité. Faisant basculer au milieu du roman son récit dans une autre vérité intime, l'auteur s'abstient de juger, mais fait entendre des cris d'amour d'un père pour ses fils, d'un homme empreint de sens du pardon. L'épilogue, composé d'une lettre dont on vous laisse découvrir la teneur, secouera chacun. Pas de dialogues directs, mais seulement les propos des uns et des autres rapportés par la voix du père. Tout est vu à travers le regard d'un narrateur inquiet et soucieux des autres. Grand lecteur, Laurent Petitmangin signe un premier roman ample et terrible où l'on verra encore une fois après Jean Ferrat que "nul ne guérit de son enfance".



"Ce qu'il faut de nuit", de Laurent Petitmangin
Éditions La Manufacture des livres, 192 pages, 16,90 €.



Laurent Petitmangin. /PHOTO PASCAL ITO

Jean-Rémi BARLAND

Ma(g)ville.fr

le magazine du citadin curieux

■ MONTBÉRIBON ■

Ce qu'il faut de nuit de Laurent Petitmangin

La Manufacture de livres, 16,90€

« Enorme coup de cœur pour ce magnifique roman ! Un père qui se retrouve seul pour élever ses 2 grands enfants, paumé, désespéré. Modeste employé à la SNCF, militant PS, plein de valeurs, il va voir son aîné se détacher de lui alors qu'ils étaient si proches, et adhérer aux idées du Front National. La rupture est violente et le drame inévitable. Roman sur la désindustrialisation, sur le chômage qui touche toute une région, sur le monde ouvrier, âpre et dur mais tout en pudeur et retenue. Un roman sans fioriture pour dire l'amour d'un père pour ses enfants et qui va vous bouleverser. »



« Enorme coup de cœur pour ce magnifique roman ! Un père qui se retrouve seul pour élever ses 2 grands enfants, paumé, désespéré. Modeste employé à la SNCF, militant PS, plein de valeurs, il va voir son aîné se détacher de lui alors qu'ils étaient si proches, et adhérer aux idées du Front National. La rupture est violente et le drame inévitable. Roman sur la désindustrialisation, sur le chômage qui touche toute une région, sur le monde ouvrier, âpre et dur mais tout en pudeur et retenue. Un roman sans fioriture pour dire l'amour d'un père pour ses enfants et qui va vous bouleverser. »

Catherine